

LIVRES

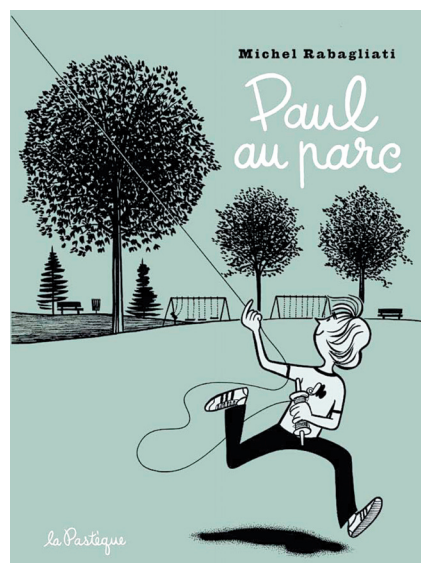


FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Paul au parc

Michel Rabagliati Personnage en quête de son moi

«C'est le journal d'un enfant, ni plus, ni moins. La tranche de vie d'un petit gars curieux qui se cherche»...



MICHEL RABAGLIATI

«Le Québec était en train de devenir moderne. Nous étions en train d'écrire cette histoire.»

FABIEN DEGLISE

Il ne faut jamais sous-estimer le pouvoir d'une plaque de marbre. Parlez-en à Paul, le personnage imaginé par le bédéiste Michel Rabagliati et qui, à 10 ans, a vu sa ligne de destin modifiée radicalement par la chose.

Ça s'est passé dans un sous-sol d'église, à Montréal, lors d'une soirée de bingo et de chasse au trésor. Le lot était dissimulé derrière cette masse de roche métamorphique polie, comptoir de l'autel du curé, appuyé contre un mur. L'enfant s'y est suspendu. La dalle est tombée. La jambe a cassé, l'a empêché de monter dans une voiture... ce qui lui permet aujourd'hui de se retrouver au cœur de cette septième histoire, *Paul au parc* (La Pastèque). L'objet littéraire, brossé à l'identitaire et à l'émotion, se prépare à envahir les librairies au Québec et en France, dans quelques jours.

Sur 144 pages, le lecteur — et surtout la lectrice — va renouer avec ces petits riens, y compris ceux qui font terriblement mal au tibia, qui, sous la plume de Rabagliati, finissent toujours par exposer une étonnante consistance, et ce, depuis l'apparition de Paul dans *Paul à la campagne*. C'était en 1999; le héros bédéesque national en formation y dévoilait alors des bribes

de son enfance, une période délaissée dans la suite des choses et sur laquelle l'auteur a décidé de revenir ici. En profondeur et sur fond de Crise d'octobre, de scoutisme et de premier baiser... avec la belle Hélène.

«Je voulais m'éloigner de Paul à Québec [le précédent opus, qui se passait en 2000], sortir du présent et arrêter de parler de la famille, de Lucie, de Rose, des autres», explique l'auteur, baigné par les rayons du soleil entrant par les grandes fenêtres

«Ce sont les animateurs scouts qui m'ont donné la confiance nécessaire pour aller jusqu'au bout. C'est un peu un hommage que je voulais leur rendre.»

de son atelier montréalais. Le *Devoir* l'a rencontré la semaine dernière. «Je suis donc retourné dans le passé pour voir ce que j'allais trouver d'autre.»

La balade a été fructueuse, et *Paul au parc* en fait la démonstration avec cet autre voyage intimiste dans le quotidien d'un jeune Montréalais en quête de lui-même, au milieu de l'enfance. «C'est le journal d'un enfant, ni plus, ni moins», dit Rabagliati. *La tranche de vie d'un petit gars curieux qui se cherche*... et qui forcément va finir par se trouver au contact du mouvement scout,

cœur de cette aventure, de Gino, Rémi, Marc, Patrick, Joël, les gars de la sizaïne de Paul — baptisés les Bruns —, et surtout de Daniel, Laurent, Jean-Claude et Raymond, les animateurs de ces rencontres socioéducatives qui, sans le savoir, ont façonné la courbe de vie d'un gamin qui rêvait de devenir bédéiste... et qui y est arrivé.

«Paul au parc, c'est ma façon de raconter d'où je viens, mais aussi de montrer tout ce que j'ai appris au contact de ces adultes dévoués qui s'investissent beaucoup dans ce mouvement, dit-il. La musique, la bande dessinée, la photo, c'est venu à moi par les animateurs scouts et surtout par leur encouragement, qui ont une autre valeur quand ils ne viennent pas de nos parents.»

Nous sommes dans le Québec en tension et en mutation de la fin des années 1970. Pendant qu'un groupe de radicaux utopistes enlève un certain Pierre Laporte devant sa maison de banlieue, Paul est sur une balançoire avec sa première blonde. Le mouvement scout est animé par de jeunes adultes qui s'abreuvent à la littérature gauchiste réactionnaire, s'émeuvent devant le portrait du Che.

Paul, lui, découvre la guitare, Hugues Aufray — *Dis-moi, Céline*, oui —, *La poupée qui dit non* des Sultans, Simon & Garfunkel, et surtout le petit bouquin *Comment on devient créateur de bande dessinée* de Franquin et Gillain qui, déniché dans une bibliothèque, va, comme la dalle de marbre, tout changer.

«C'est ce livre qui m'a donné envie de le faire», avoue Rabagliati dans un atelier qui croule sous les statuettes et autres pièces montées relatant les nombreux prix qu'il a remportés en carrière — il a reçu un Félix pour la pochette d'un album de Mes Aïeux, le Prix du public d'Angoulême, quelques Bédélyls... «Ce sont les animateurs scouts qui m'ont donné la confiance nécessaire pour aller jusqu'au bout. C'est un peu un hommage que je voulais leur rendre. Aujourd'hui, le scoutisme, c'est perçu comme une punition pour les enfants. C'est québécois. Mais dans les années 70, c'était très populaire. Et aussi déterminant pour les enfants qui prenaient part à ce mouvement, comme moi.»

Dans ce cadre narratif, le créateur d'émotion par la ligne claire excelle une fois de plus dans l'art du détail et de l'anecdote magnifiés pour en dire beaucoup avec très peu: un graffiti sur un mur résume le contexte politique du

VOIR PAGE F 2: PAUL

LIVRES

EN APARTÉ

Les pays imaginaires



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

L'œuvre de Régine Robin m'attire. Quelques-uns de ses derniers livres, dont *Berlin chantiers* et *Mégapolis*, tous deux consacrés à l'univers des villes contemporaines, comptent parmi ce que j'ai lu de plus étonnant ces dernières années. Mais j'estime aussi beaucoup d'autres de ses essais moins connus, comme *Le Golem de l'écriture*, dans lequel elle a consacré son attention, dans de belles pages où elle interroge l'identité juive, à Joseph Roth, écrivain admirable que je me plais toujours à relire. Régine Robin évoque un peu partout, au fil de sa plume, des auteurs qui me sont chers — Krause, Benjamin, Gracq, Bourdieu, Debord, etc. — avec une sensibilité de femme de gauche qui n'est pas pour me déplaire, bien qu'avec une propension à s'enchanter pour des phénomènes post-modernes qui me laissent souvent dubitatif. On l'aura bien compris, j'estime cette femme dont le seul pays véritable, m'a-t-il toujours semblé, est depuis toujours celui de la culture.

D'où ma sérieuse déconvenue lorsque je me rends compte, une fois de plus, que je ne la suis pas très bien lorsqu'elle disserte de la condition québécoise comme elle le fait dans son nouveau livre, *Nous autres, les autres*, un essai qui paraît dans une collection de belle tenue que vient de lancer Robert Lévesque. À la fois bilan d'elle-même et prospective sur une société où elle répète ne s'être jamais sentie à l'aise, *Nous autres, les autres* reprend certaines marottes de l'écrivaine en matière de débat national. Des propos souvent intelligents, certes, mais pas toujours bien convaincants.

Heureusement, comme elle le note, «il n'y a pas que nos idées politiques qui comptent dans la vie».

◆ ◆ ◆

Nous autres, les autres débute par un chant clair poussé à la gloire d'un Canada pour le moins éthéré. Dès son arrivée à Montréal en 1977, serment

royal ou pas, ce pays lui paraissait n'être qu'une simple affaire d'ordre civique. L'identité canadienne, écrit-elle, «n'impliquait pas une énorme épaisseur historique, un poids de mémoire à la semelle de ses souliers. Elle n'était pas vide [...] mais assez évidée pour qu'on puisse y glisser ses propres fantômes, ses propres souvenirs, ses propres projets, son rêve nord-américain».

Ce qui lui permet donc d'entrée de jeu, dans *Nous autres, les autres*, de s'enthousiasmer pour les Rocheuses canadiennes, de clamer du même souffle avoir des amis aussi bien à Winnipeg et à Saskatoon que du côté des Maritimes, tout en soulignant, comme il va de soi, «la gentillesse des Acadiens, leur littérature et les paysages nacrés de bord de mer». L'air est connu. Mais la chanson qui l'accompagne, poussée jusqu'au bout, ne plaide-t-elle pas davantage pour l'abolition des frontières plutôt que pour le maintien de celles où se bercent de pareilles illusions de globalité?

Régine Robin répète volontiers, un peu partout dans son œuvre, qu'elle aime les identités qui ne sont pas bien claires, qui ont quelque chose d'impossible à définir et à saisir. L'essayiste se sent bien dans la poly-appartenance, dans l'entre-deux, dans la désappropriation de l'origine. Elle apprécie l'esthétique composite, les collages, les amalgames, les mosaïques. Elle regarde dans cette optique le Canada d'un œil favorable, selon un jugement du reste assez poétique.

Mais ce Canada dont Régine Robin parle n'existe pas et c'est pourquoi, peut-être, on souhaiterait trouver le moyen d'y partir vivre nous aussi.

◆ ◆ ◆

Régine Robin observe la société québécoise d'un autre œil et sur un autre pied. Elle ouvre en fait si grand les yeux pour produire son image de la société québécoise que le négatif qui en résulte paraît quelque peu surexposé. À ce sujet, elle écrit avec un poli mais bien perceptible sentiment de supériorité.

Donc Canada «assez évidé», propre à contenir tous les fantasmes identitaires, Régine Robin l'oppose à un Québec à la coque dure qui serait le réservoir d'un conservatisme propre à étouffer tout effort de grande liberté au nom d'un nationalisme crasse.

Elle examine dans cette perspective ceux des traits et des travers de la société québécoise d'aujourd'hui qui l'agacent le plus: les attaques

contre le cours d'éthique et de culture religieuse, certains dérapages suscités par la commission Bouchard-Taylor, les sorties de quelques croisés de l'opposition au multiculturalisme, les querelles innombrables que suscite l'enseignement de l'histoire. Mais, se dit-on, est-ce qu'une analyse aussi serrée de la dynamique ontarienne ou albertaine, par exemple, ne la conduirait pas aussi à une déprime semblable?

En chemin, l'essayiste sonde le vieux nationalisme ultramontain du Canada français qu'elle lie intrinsèquement avec l'expression des revendications nationales des dernières décennies. La perspective devient vite abusive et trompeuse parce qu'elle se focalise uniquement sur ce qui, du passé, peut donner du poids à son dossier à charge constitué contre l'avenir.

Pour naviguer comme elle le fait dans les eaux noires, Régine Robin en est par moments réduite à défendre des travaux qui ne brillent pourtant pas par leur lumière. A-t-elle besoin en effet des recherches bancales d'une Esther Delisle pour prendre la juste mesure du nationalisme canadien-français de l'entre-deux-guerres? On ne me fera jamais croire qu'une intellectuelle sérieuse puisse ainsi entendre construire une argumentation solide en faisant ses choux gras de travaux aux arrières si mal assurés, à moins bien sûr de n'avoir que faire de la rigueur la plus élémentaire.

S'il faut s'éviter le «ressassement obsessionnel de la fixité mémorielle», comme l'affirme justement ailleurs Régine Robin, pourquoi n'ouvre-t-elle jamais de porte sur d'autres facettes de l'histoire? N'existe-t-il pas des courants multiples auxquels il est toujours possible de se rattacher? N'y eut-il pas aussi, en ce pays, des D' Bethune, des Eva Circé Côté, des Aristide Filiatrault, des Arthur Buies, des Godfroy Langlois, des Albert Saint-Martin, des Louis-Joseph Papineau et d'autres têtes fortes du même genre qui, dans leur sillage, eurent des héritiers? Il y a une forme d'inconvenance, me semble-t-il, à laisser dans l'ombre cette face de l'histoire.

◆ ◆ ◆

Régine Robin évoque la figure de Pierre Bourgault comme l'un de ces intellectuels québécois dont elle aurait pu vouloir s'approcher s'il n'avait été «un constant adversaire». Devant ce personna-

ge complexe, elle éprouve à l'évidence à la fois un malaise et une certaine admiration. Bourgault aurait mieux fait, dit-elle, de consacrer l'énergie de ses révoltes au théâtre et à pousser sa réflexion autour d'une pièce de théâtre sur Joseph Guibord qu'il avait entrepris de rédiger. Qu'aurait d'ailleurs raconté cette pièce consacrée à ce pauvre homme condamné par l'Église? Nous n'en savons rien, puisque Bourgault jetait à mesure toutes les traces de son passé.

On sait par contre qu'il écrivit au moins une autre pièce, celle-ci consacrée aux Patriotes de 1837-1838, *Les honorables*, une tragédie lyrique en trois actes dans laquelle il affirmait n'être «pour ou contre personne»: «Je tâche de comprendre les uns et les autres sachant par expérience qu'un peu de temps change souvent la perspective des actes qui nous blessent ou nous réjouissent.»

À en croire Robin, Bourgault «aurait pu aller beaucoup plus loin que la rupture avec le catholicisme» et trouver ainsi «une autre voie à sa révolte que son nationalisme extrémiste». Était-il extrémiste lorsqu'il s'époumonait à réclamer l'égalité des sexes, l'abolition de la monarchie, celle de la peine de mort, la fin du nucléaire, le respect des travailleurs et l'émancipation de tous les damnés de l'Amérique? Pour ma part, je ne le crois pas.

◆ ◆ ◆

Il y a quelques années, une chroniqueuse du quotidien de la rue Saint-Jacques que cite beaucoup Régine Robin s'était étonnée qu'on remette un prix littéraire de 100 000 \$ au poète et essayiste Jacques Brault. Qui est ce Jacques Brault, demandait-elle, pour mériter le prix Gilles-Corbeil?

Au prestigieux palmarès de ce prix, on trouve, outre Jacques Brault, Réjean Ducharme, Anne Hébert, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette, Marie-Claire Blais et Jacques Poulin. Le prochain lauréat sera connu ce lundi.

Des pronostics? On peut certainement regarder du côté de Michel Tremblay ou de Victor-Lévy Beaulieu. Et de Régine Robin, pourquoi pas.

jfnadeau@ledevoir.com

NOUS AUTRES, LES AUTRES

Régine Robin
Boréal,
Montréal, 2011, 346 pages

PAUL

SUIVE DE LA PAGE F 1

moment, une télé couleur entrant dans une maison vient éclairer la modernité de l'époque, un livre «réac» posé sur une table à café vient définir des

animateurs scouts qui commentent alors à être un peu plus légers avec les règles et contraintes du mouvement fondé par Baden Powell.

«Le Québec était en train de devenir moderne. Nous étions en

train d'écrire cette histoire, dit Rabagliati. Et puis, il y avait le FLQ, sur lequel je n'ai pas voulu peser, pour montrer simplement comment un enfant a vécu tout ça.» Drôle: il pensait que ce groupe terroriste était «des gens super-or-

ganisés qui avaient des repères ultramodernes, comme dans Les Sentinelles de l'air». La fiction, surtout quand elle est façonnée par le cerveau d'un enfant, arrive toujours à rendre moins pathétique la réalité.

De cette période, visiblement marquante pour le créateur d'histoires en cases, Rabagliati vient aussi dévoiler des bribes de sa vie en famille — il ne peut jamais s'en tenir trop loin —, dans un appartement collé à celui de sa grand-mère et de sa grand-tante, deux Parisiennes au caractère fort qui n'ont pas toujours rendu la vie simple à sa mère. «Petit, j'étais content d'avoir ma grand-mère en face qui me faisait venir chez elle pour me donner du nougat, dit-il. Mais pour ma mère, c'était l'enfer. Elle en a bavé à cause de ça et c'est une réalité que j'avais envie de revisiter dans cet album.»

Avec ces cases qui rappellent un peu l'univers estival de *Paul* à un travail d'été — l'action s'y pas-

sait dans un camp de vacances à l'adolescence de Paul —, une ambiance générale qui se rapproche de *Paul à la campagne*, *Paul au parc* est finalement le premier volume qui, dans son ensemble, place le personnage au cœur de ses racines, de son enfance, de son passé et, du coup, face à son destin. Il le met aussi au pied d'une dalle de marbre que les aficionados de ce Paul risquent forcément de remercier, pour tout ce qu'elle a fait de bien pour lui... et pour eux.

Le Devoir

PAUL AU PARC

Michel Rabagliati
La Pastèque
Montréal, 2011, 144 pages

SÉRIES DE LA PLACE DES ARTS

studiolittéraire

JEAN-FRANÇOIS CASABONNE
LIT L'HOMME BLANC
DE PERRINE LEBLANC
En coproduction avec les Capteurs de mots
14 NOVEMBRE 19 h 30 | STUDIO-THÉÂTRE

dînersàlapiece

TROIS SECONDES OÙ
LA SEINE N'A PAS COULÉ
De Larry Tremblay
Avec Benoît McGinnis
En coproduction avec le Centre des auteurs dramatiques [CEAD]
15 NOVEMBRE De midi à 13 h | STUDIO-THÉÂTRE

PROGRAMMATION COMPLÈTE
LAPLACEDESARTS.COM

FONDATION DE LA PLACE DES ARTS
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

LINDA AMYOT

PRIX TD DE LITTÉRATURE CANADIENNE POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE 2011

TOUTES NOS FÉLICITATIONS

La fille d'en face

« La fille d'en face, de Linda Amyot, est un bijou de lecture. Cette œuvre unique permettra certainement à de nombreux jeunes lecteurs d'apprécier davantage la littérature québécoise. »

- Chantal Vaillancourt, éditrice-conseil au Centre canadien du livre jeunesse

« Avec peu de mots, Linda Amyot a très bien su cerner les tourments de l'adolescence. Ce texte est fort et nous fait vibrer bien au-delà de la lecture. »

- Marie-Hélène Vagueois, Le libraire

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

JOURNAL DE GUERRE

Journal de guerre

Lieutenant J.S. Benoit Cadieux

Le journal personnel d'un officier qui raconte la guerre à hauteur d'homme.

Lieutenant J.S. Benoit Cadieux

vib éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

LITTÉRATURE

La vieillesse dans tous ses états

Une femme qui se tient debout, envers et contre tout. Une femme qui s'indigne, qui refuse d'abdiquer, de se la fermer. C'est ce qu'elle a toujours été.



DANIELLE LAURIN

Pourquoi faudrait-il qu'elle rentre dans le rang? Parce qu'elle est vieille?

D'accord, Adèle a passé le cap des 80 ans. Elle voit son corps qui déchoit, la lâche par moments. Elle voit sa santé décliner et toutes sortes de bobos se pointer. Et, oui, il lui arrive de chercher ses mots. Elle ne s'en cache pas, le dit franchement.

Pourquoi faudrait-il avoir honte de vieillir? A cause du spectre de la maladie d'Alzheimer qui guette? A cause du vieillissement de la population et des coûts faramineux que cela implique? A cause de la surcharge, à tous points de vue, qui s'annonce pour les autres? Et à cause de la menace de l'euthanasie?

Comme si les autres, derrière, les plus jeunes, n'allaient pas y passer eux aussi un jour ou l'autre. «Juste le fait d'être mortel devient un échec», constate Adèle.

Ça ne veut pas dire qu'elle tente d'enjoliver les choses, qu'elle joue à l'autruche. Ça ne veut pas dire qu'elle refuse de voir les choses, de voir la mort en face.

Bien sûr qu'elle est révoltée, qu'elle ne s'aime pas, ne se reconnaît pas: «Je ne tiens plus ensemble que par mes rides et je vois bien, sur les photos prises pour renouveler la carte d'identité de l'assurance maladie, qu'il y a là-dessus une poupée ratatinée.»

Mais faut-il pour autant qu'on la tienne déjà pour morte? Qu'on la considère comme poussière, rien, néant, avant même qu'elle n'ait poussé son dernier souffle? Faut-il qu'elle soit transparente pour autant? Et silencieuse, obéissante, résignée, sage?...

Ah! que j'aime cette femme-là! Celle à qui Denise Boucher, 75 ans, donne la parole dans son premier roman: *Au beau milieu, la fin*. Celle à qui l'auteur des *Fées ont soif*, la poète, la parolière de chansons transmet sa révolte, sa fougue, ses mots.

C'est comme si je m'étais découvert une vieille amie. Qui me dirait: vois-tu, ce qui t'attend ressemble à ça. La déchéance, la maladie, pas moyen d'y échapper... à moins de mourir jeune. Mais pour le reste, ça dépend de toi.

J'admire sa franchise, son franc-parler. Sa façon de dire que vieillir sans argent pourrait bien être la pire chose qui



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Poète, romancière, Denise Boucher s'est notamment fait connaître pour l'objet de censure qu'avait constitué sa pièce de théâtre intitulée *Les fées ont soif*.

soit. J'admire son courage. Son refus du misérabilisme. Sa dénonciation des abus, des injustices, des faux-fuyants. Son refus des convenances. J'admire sa liberté, quoi.

Tout cela ressemble à un plaidoyer. Tout cela tient du pamphlet. Je veux dire: dans *Au beau milieu, la fin*, Adèle s'exprime, Adèle se questionne, s'indigne, dénonce, gueule, chahute. Par le biais de lettres. Ou plutôt de courriels. Adressés à la même personne.

Adèle écrit à sa grande amie, dont elle est sans nouvelles. Elle ne reçoit jamais de réponse, mais elle persiste et signe. Elle écrit à propos de ce qui la tracasse personnellement. La vieillesse, tout ça.

Mais Adèle raconte, aussi. Son retour de Rome, avec son amoureux, après un an d'absence. Son appartement mont-réalais saccagé par la famille française à qui elle l'avait sous-loué, ses biens personnels dans un piteux état — ceux dont les sans-cœur ne se sont pas emparés.

Adèle dit son désarroi, sa peine et bientôt sa colère. Adèle fulmine, et ça sort comme ça: «*Les crises ont décrié la maison et ils ont câlissé le camp. Je voudrais m'en crisser, mais je ne suis pas capable.*»

Adèle sent l'amertume la gagner, et elle n'en veut pas, surtout pas: «*L'amertume est un poison terrible. Il révèle notre impuissance et nous peinture dans un coin noir. La lumière*

s'en va et emporte avec elle toute la douceur et toute la joie que nous avions à vivre.»

Pour Adèle, pas de doute, c'est à son retour de Rome que la vieillesse lui est tombée dessus. Et comme elle s'adresse à une amie, sa meilleure amie depuis l'enfance, elle dit tout. Elle dit tout comme ça vient, pêle-mêle. Peu importe: «*Bien sûr, je vais du coq à l'âne et je ne voudrais pas oublier l'âne.*»

Voilà pour le contexte dans lequel Denise Boucher installe son personnage. Nous sommes bien dans un roman. Il y a bien une suite d'événements qui vont débouler. Et un dénouement à la fin, surprenant.

Mais ce qui m'a tenue, moi, suspendue à ce livre, c'est son discours. C'est l'humour cinglant qui le traverse. C'est l'humanité dont il témoigne tout au long.

Ce sont des phrases comme celle-là: «*J'ai le chaos, mais je ne veux pas sombrer.*» Et des passages comme celui-ci: «*J'aime la calme inquiétude de mon voisin aveugle. Cet homme est un adoucisseur qui défroisse mes rancunes. J'entends bien les voir crever avant moi.*»

C'est la main tendue de l'auteur. Et son extraordinaire lucidité. Son sens de l'exagération, au tournant. Son besoin de mettre le doigt sur ce qui tourne mal. Et son désir de beauté.

C'est la bataille, constante, entre la vie et la mort. C'est la vieillesse qui dit son nom. Mais qui n'abdique pas. Qui se bat, qui vibre. Qui se tient debout, envers et contre tout.

AU BEAU MILIEU, LA FIN
Denise Boucher
Leméac
Montréal, 2011, 160 pages

Une maison Roland-Giguère à Ahuntsic? Pas sûr!

MÉLISSA GUILLEMETTE

La Commission scolaire de Montréal (CSDM) hésite à accepter la demande d'enseignants de nommer la future maison des arts et lettres d'Ahuntsic en l'honneur du poète et artiste Roland Giguère, qui résidait dans le quartier et s'est suicidé en 2003.

Lors d'un colloque organisé la semaine dernière par l'Académie des lettres du Québec et portant sur la transmission de la culture dans les écoles secondaires, le jeune enseignant de français Michel Stringer a fait part à l'assemblée de sa proposition de nommer la maison en l'honneur du défunt, qui a marqué l'histoire littéraire du Québec. L'école où M. Stringer enseigne, Sophie-Barat, utilisera largement la nouvelle maison, qui sera située juste à côté.

Peintre, poète, typographe, Roland Giguère incarnait à lui seul un vaste univers culturel. «*Je considère qu'on enseigne trop peu la poésie, qu'on fait trop peu connaître les poètes québécois et j'ai vu une occasion de la faire connaître avec le projet de la maison des arts et lettres, surtout que Roland Giguère était citoyen d'Ahuntsic et qu'il était à la fois poète et artiste*», a expliqué au *Devoir* M. Stringer, qui fait lire à ses élèves des poèmes de Giguère. Il a obtenu l'appui de ses collègues et de la direction.

Or la présidente de la CSDM et commissaire d'Ahuntsic, Diane De Courcy, hésiterait à accéder à leur demande parce que le poète s'est suicidé, mauvaise image semble-t-il pour un établissement utilisé par les 1425 élèves de l'école



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Le poète Roland Giguère, décédé en 2003

et les citoyens d'Ahuntsic. Elle n'a pas fermé entièrement la porte à la possibilité de créer la Maison Roland-Giguère, mais a certainement ouvert un débat sur la question.

La présidente n'a pas voulu commenter la proposition cette semaine. «*Pour ce qui est du nom, c'est loin d'être arrêté*», a expliqué Alain Perron, du Service des communications. Il y a probablement plusieurs autres suggestions sur la table.»

La maison des arts et lettres est un grand projet de 15 millions de dollars qui comprendra des locaux d'arts pour les élèves d'à côté ainsi qu'un auditorium qui profitera aussi aux citoyens. Construite en partie à partir de pierres patrimoniales de l'ancien externat Sainte-Sophie, elle devrait être achevée en 2013.

Le Devoir

Félicitations à Noëlle Guilloton

Lauréate du prix de poésie de l'A.Q.P.F.

(Association québécoise des professeurs de français)



Venez la rencontrer au Salon du livre de Montréal (stand #270)

Samedi 19 novembre, de 17 h à 19 h

Dimanche 20 novembre, de 17 h à 19 h

www.heuresbleues.com

Olivieri
librairie > bistro

Olivieri
Au cœur de l'actualité

Vendredi 11 novembre à 19 h

Entrée libre!
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Nelges
Métro Côte-des-Nelges

CAUSERIE

À l'occasion du passage à Montréal de la journaliste et grande reporter DENISE AMMOUN

Les Arabes et la paix

Denise Ammoun a publié de nombreux ouvrages, dont le plus récent *Les Arabes et la paix - Entre guerre et diplomatie 1977 - 2010*, édité chez Fayard.

Elle s'entretiendra avec nous de la situation actuelle dans le monde arabe.

ANIMATRICE : Jocelyn Coulon
Directeur du Réseau francophone de recherche sur les opérations de paix.

À l'occasion de la parution du 7^e tome de Paul,

Paul au parc

(Éditions de la Pastèque), de MICHEL RABAGLIATI, la Librairie Gallimard est heureuse de vous inviter à une DISCUSSION-CONFÉRENCE entre l'auteur et Fabien Deglise, journaliste au Devoir.

VENDREDI 11 NOVEMBRE DÈS 17 H 30



Librairie Gallimard de Montréal
3700 Boulevard Saint-Laurent

Librairie Gallimard

514-499-2012

librairie@gallimardmontreal.com ENTRÉE LIBRE

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 24 au 30 octobre 2011

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT (PRÉCÉDENT/NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT (PRÉCÉDENT/NB DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille	Michel David/Hurtubise 1/2
2	Bonheur, es-tu là?	Francine Ruel/Libre Expression -/1
3	Les héritiers d'Enkidu • Tome 4 Le sanctuaire	Anne Robillard/Wellan 2/3
4	Silgmates et BBQ	Stéphane Domperre/Québec Amérique 3/5
5	Mémoires d'un quartier • Tome 9 Antoine, la suite	Louise Tremblay-D'Esclambre/Guy Saint-Jean 4/10
6	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise 7/2
7	À toi	Kim Thuy Pascal Janovjak/Libre Expression 5/8
8	Au beau milieu, la fin	Denise Boucher/Leméac -/1
9	Maggie	Daniel Lessard/Pierre Tisseyre 8/2
10	Ce pays de rêve • Tome 1 Les surprises du destin	Michel Langlois/Hurtubise -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT (PRÉCÉDENT/NB DE SEMAINES)
▼ Romans étrangers		
1	Un havre de paix	Nicholas Sparks/Michel Lafon 2/2
2	Toyer	Gardner McKay/Cherche Midi 5/2
3	La trace de Paraignée	Kathy Reichs/Robert Laffont 1/3
4	Remède mortel	Harlan Coben/Belfond 3/4
5	La femme au miroir	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 4/8
6	Cet instant-là	Douglas Kennedy/Belfond 9/2
7	Le passager	Jean-Christophe Grangé/Albin Michel 6/5
8	Private Los Angeles	James Patterson Maxine Paetro/Archipel 7/5
9	Jusqu'à la folie	Jesse Kellerman/Flammarion Québec 8/3
10	Mise à nu	Richard Castle/City 10/7

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT (PRÉCÉDENT/NB DE SEMAINES)
▼ Essais québécois		
1	Les soldats d'Allah à l'assaut de l'Occident	Djamilia Benhabib/VLB 1/7
2	De quoi le Québec a-t-il besoin?	J. Barbe M.-F. Bazzo V. Marissal/Leméac 2/2
3	De colère et d'espoir	Françoise David/Ecosociété -/1
4	La gestion des produits • Tome 1 La crise	Maxime-Olivier Moutier/Marchand de feuilles 3/3
5	Et si mourir s'apprenait... Réflexions sur la fin de vie	Serge Daneault/La Presse 9/7
6	On veut votre bien et on l'aura. Comment l'insidieuse...	J. Nantel A. Krol/Transcontinental 10/2
7	Ne vous taisez plus!	Denise Bombardier Françoise Laborde/Fayard 5/5
8	Maïa Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Côté André NoËl/Homme 6/53
9	Université Inc. Des mythes sur la hausse des frais...	Eric Martin Maxime Ouellet/Lux -/1
10	Manifeste pour une école compétente	Louise LaFortune et al./PUQ -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT (PRÉCÉDENT/NB DE SEMAINES)
▼ Essais étrangers		
1	Tintin au pays des philosophes	Collectif/Philosophie Magazine 5/2
2	Indignez-vous!	Stéphane Hessel/Indigène 1/40
3	Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne	Michel Onfray/LGF 2/4
4	Premier bilan après l'apocalypse	Frédéric Beigbeder/Grasset 4/7
5	Demain, qui gouvernera le monde?	Jacques Attali/Fayard -/1
6	Pour sauver la planète, sortez du capitalisme	Hervé Kempf/Points 8/2
7	Le facteur Armageddon. La montée de la droite...	Marcel McDonald/Alain Stanké 6/8
8	Le Cosmos et le Lotus	Xuan Thuan Trinh/Albin Michel 3/2
9	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF -/1
10	L'apocalypse démographique n'aura pas lieu	Fred Pearce/La Martinière -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 172 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

Les disséqueurs de langue

Les voyages fructueux de la langue française dans le temps

CAROLINE MONTPETIT

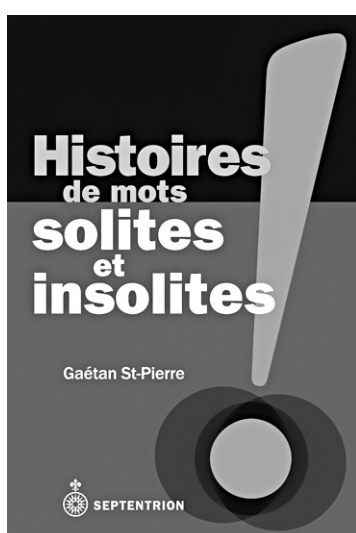
Nous sommes nombreux à savoir que le mot «travail» est dérivé du mot latin *tripalium*, qui signifie «torture», et que le verbe «travailler», quant à lui, voulait originellement dire «torturer, faire souffrir». On sait moins que «tête» provient du mot latin populaire *testa*, signifiant «coquille, ou vase en terre cuite», ou que le mot «étonner» vient du latin populaire *extonare*, c'est-à-dire «frapper du tonnerre».

C'est cela, et tellement plus d'ailleurs, que l'on apprend en lisant *Histoires de mots solites et insolites*, que Gaétan Saint-Pierre a publiée dernièrement aux éditions du Septentrion.

Autopsiant consciencieusement la langue française d'aujourd'hui, Saint-Pierre en dissèque les origines latines, gauloises, germaniques, espagnoles, portugaises et arabes, à travers une collection de mots plus intrigants les uns que les autres.

Le mot «France», par exemple, est issu du latin *Francia*, qui veut dire «pays des Francs», qui parlaient par ailleurs le francique. La langue française aurait en effet subi une importante influence germanique, ce qui fait d'elle une langue très différente des autres langues latines, comme l'espagnol ou l'italien, par exemple.

Saint-Pierre, qui se définit



comme «un collectionneur averti d'étonnantes histoires de mots», présente entre autres, dans sa collection, le mot «assassin», qui viendrait hypothétiquement de l'arabe *hachchâchin*, littéralement «mangeurs ou fumeurs de haschich». Le surnom aurait été donné aux fidèles de la secte religieuse chiite du Vieux de la Montagne, au XI^e siècle, qui, sous l'influence du haschich, ou pour en obtenir la récompense, étaient capables de tuer aveuglément leur maître. Parlons enfin du mot «maquereau» qui, s'il signifiait «entre-metteur» dès le XIII^e siècle, s'est finalement appliqué au poisson qui porte ce nom parce que, selon la légende, ce dernier servirait d'intermédiaire

entre les harengs mâles et les harengs femelles, les escortant dans leurs migrations...

Encore d'autres héritages

Dans la même veine, pour les jeunes de 10 à 100 ans, les éditions Fides publient ces jours-ci *Si la langue française m'était contée*, de Magali Favre. Remontant le cours de l'histoire de la langue française, le livre s'attarde sur chacune des périodes et des peuples qui l'ont marquée, ainsi que sur une série de mots hérités de ces époques. Des Gaulois, les Français ont donc hérité des «cloches» ou des «ruches». Ce dernier mot, qui signifiait «écorce», vient du fait que les ruches étaient initialement construites en écorce.

Des Gaulois, nous aurions aussi reçu les fêtes de l'Halloween, de la Toussaint, du Mardi gras et de l'Assomption, mais il ne resterait que 150 mots hérités de leur langue dans le français d'aujourd'hui. Des Francs, nous aurions reçu, entre autres, des noms de couleurs: bleu, blanc, gris, brun, fauve, rougeâtre.

Au Moyen Âge, le mot «confiture» désignait tout ce qui est conservé dans le vinaigre ou dans le gras, et «viande» signifiait la nourriture en général. Comme Gaétan Saint-Pierre, Magali Favre consacre un chapitre au fran-

çais d'Amérique. On y précise que les Québécois brassent leur salade, alors que les Français la touillent, que les Bretons la mêlent et qu'on la tourne en Alsace, en Corse et en Provence. Dans le Midi, on la fatigue. En Louisiane, un «écloué» est un éclair et une «musique à bras», un accordéon. Quant aux Anglais, ils nous ont bien prêté quelques mots, comme on le sait, mais ils nous en ont aussi emprunté plusieurs, dont «bourgeois», «butin», «cache» et «portage», gagnés auprès des *Frenchmen* qui avaient initialement colonisé la Nouvelle-France. A lire et à relire jusqu'à 100 ans.

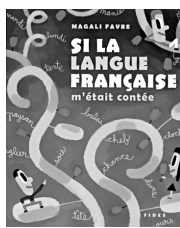
Le Devoir

HISTOIRES DE MOTS SOLITES ET INSOLITES

Gaétan Saint-Pierre
Éditions du Septentrion
Québec, 2011, 305 pages

SI LA LANGUE FRANÇAISE M'ÉTAIT CONTÉE

Magali Favre
Éditions Fides
Montréal, 2011, 400 pages



ESSAIS

Contre les idées reçues sur le français

LOUIS CORNELIER

Les idées reçues sur la langue française sont légion. On affirme, par exemple, que sa qualité se dégrade, que sa forme orale souffre de tous les relâchements, qu'elle est mal enseignée et que toutes ces raisons sont la cause de son recul devant l'anglais. Les linguistes, qui sont des scientifiques de la langue, contredisent pourtant ce discours char grin, mais peinent à convaincre. Malgré la publication d'ouvrages aussi solides que le *Catalogue des idées reçues sur la langue* (Seuil, 1988), de Marina Yaguello, et *États d'âme, états de langue. Essai sur le français parlé au Québec* (Nota bene, 2007), de Marty Laforest, on continue de colporter la thèse générale de la dégradation, faisant ainsi la preuve que, en cette matière, les impressions prennent le pas sur les faits.

Avec *Parlez-vous français?*, un ouvrage publié dans la collection «Idées reçues» des éditions du Cavalier bleu, la linguiste Chantal Rittaud-Hutinet poursuit l'entreprise de démystification linguistique des Yaguello et Laforest. Elle rappelle, par exemple, que l'oral et l'écrit sont deux modes d'expression différents et qu'on ne peut juger l'un à partir des critères de l'autre. «La parole, écrit-elle, avance par une suite d'approximations et n'est donc quasiment jamais irréprochable, ce qu'il ne faut pas confondre avec un quelconque «relâchement»».

Rittaud-Hutinet montre aussi que la structure sujet-verbe-complément n'est pas l'ordre normal de la phrase, qu'une langue sans accent n'existe pas et que les accents dits régionaux ne sont donc pas «inférieurs», que la règle selon laquelle il faudrait toujours s'exprimer avec distinction dénote «une méconnaissance complète de la réalité» et nie la pertinence des variétés de langue et que l'idée selon laquelle le français s'appauvrit de plus en plus n'est pas fondée. «Depuis que le français est la langue officielle en France, note-t-elle, il n'a pas été constaté que le nombre de mots ait diminué en rien.»

Aux Denise Bombardier et Gilles Proulx de ce monde qui ne cessent de répéter que c'est d'abord la baisse de la qualité de la langue qui menace le français au Québec, la linguiste rappelle cette vérité, trop rarement entendue dans le débat québécois: «On peut dire qu'une langue est menacée dès qu'elle perd ses fonctions de communication dans la vie sociale ou n'est plus pratiquée quotidiennement, dès qu'elle n'est plus rentable sur le plan économique, ou dès qu'elle n'a plus suffisamment d'utilisateurs.» En d'autres termes, une langue ne disparaît pas parce que ses usagers la parlent mal, mais parce qu'elle perd sa nécessité sociale et son prestige. La Charte de la

langue française a donc plus fait pour la défense du français au Québec que toutes les campagnes du bon parler.

L'essai de Chantal Rittaud-Hutinet, qui n'évoque toutefois pas la situation québécoise comme telle, vient donc mettre un peu de rigueur scientifique dans une discussion qui en manque singulièrement.

Hagège badin

Dans *Parler, c'est tricoter*, un opuscule issu d'une conférence au ton badin prononcée devant les membres amusés de «l'université des Bistrots», le linguiste français Claude Hagège expose les raisons de son combat pour la diversité linguistique. «Je promeus, écrit-il, la langue française comme beaucoup d'autres langues menacées par l'insupportable impérialisme d'une langue que je récuse d'un bout à l'autre, et que, comme vous voyez, je ne nomme même pas.»

Aimer les langues, explique Hagège, c'est aimer les gens, parce que, «sans le soutien des mots, des langues, de ces magies du dicible qu'elles sont toutes, il n'y a pas de vraie communication». Le linguiste, rappelle Hagège, n'est pas un puriste; il observe les faits. Cela lui permet de s'amuser et de s'extasier devant l'argot, le verlan et le créole, qui sont «des créations spontanées extrêmement importantes».

Si l'anglais, aujourd'hui, s'impose un peu partout, explique-t-il, cela ne tient pas à ses qualités intrinsèques. Aucune langue n'est plus belle ou plus efficace qu'une autre en soi. C'est plutôt parce que les pays qui ont l'anglais comme langue sont riches et puissants.

Pour combattre cet impérialisme linguistique, il faut donc — ce sont les mots de Hagège — se révolter. Or les Français, déplore le linguiste, s'écrasent devant la pression de l'anglais. «Cette fascination pour tout ce qui est américain est franchement, aujourd'hui, en train d'atteindre les limites du grotesque», constate-t-il, sans ajouter, même s'il aurait pu le faire, que le Québec, qui a lui aussi ses Elvis Gratton, ne fait pas bien meilleure figure.

Avec humour, amour et détermination, Claude Hagège invite donc les francophones du monde entier à en finir avec leur mortifère indifférence linguistique.

Collaborateur du Devoir

PARLEZ-VOUS FRANÇAIS?

IDÉES REÇUES SUR LA LANGUE FRANÇAISE

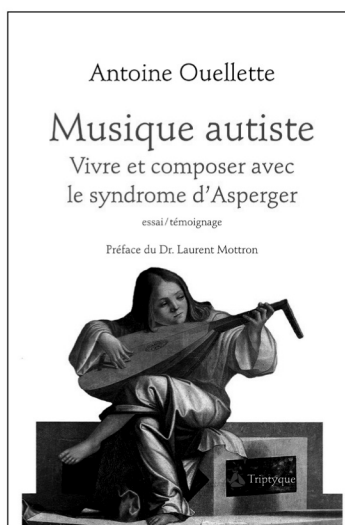
Chantal Rittaud-Hutinet
Le Cavalier bleu
Paris, 2011, 160 pages

PARLER, C'EST TRICOTER

Claude Hagège
L'Aube
La Tour d'Aigues, 2011, 64 pages

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
Tél.: 514.597.1666



Antoine Ouellette
Musique autiste
Vivre et composer avec le syndrome d'Asperger

essai / témoignage
Préface du Dr. Laurent Mottron



ANTOINE OUELLETTE
MUSIQUE AUTISTE
Vivre et composer avec le syndrome d'Asperger

essai / témoignage 313 p., 25 \$

Le musicien témoigne de son expérience et offre une visite guidée du monde autiste. Il souhaite aussi informer et sensibiliser sur un sujet tabou, la «folie».

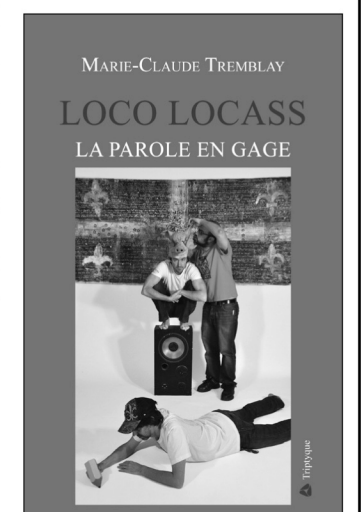


Marie-Claude Tremblay
LOCO LOCASS
LA PAROLE EN GAGE

essai, 96 p., 18 \$

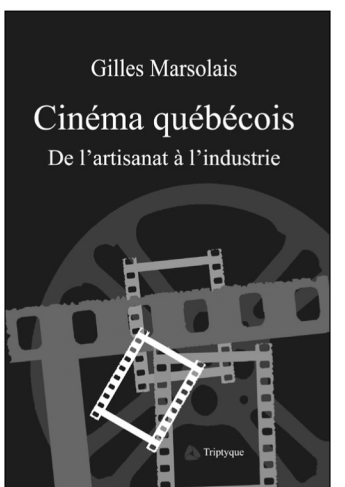
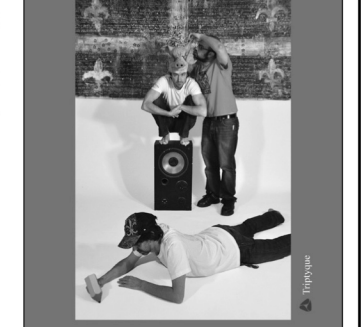
«Un travail miticuleux, rappelant à juste titre que les Loco sont à égales parts héritiers de Public Enemy et de Gaston Miron».

D. Tardif, *Voir Estrie*



MARIE-CLAUDE TREMBLAY
LOCO LOCASS
LA PAROLE EN GAGE

essai, 96 p., 18 \$



Gilles Marsolais
Cinéma québécois
De l'artisanat à l'industrie



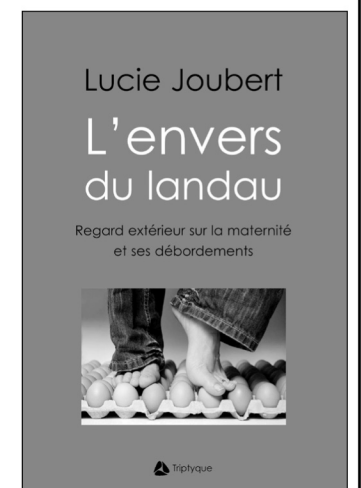
GILLES MARSOLAIS
CINÉMA QUÉBÉCOIS
De l'artisanat à l'industrie

essai, 318 p., 30 \$

Des études portant sur des cinéastes et des films du cinéma québécois. Des textes qui, issus d'un exercice critique échelonné sur plusieurs années, vont au cœur des films abordés, exerçant un jugement sûr à leur sujet.



Lucie Joubert
lauréate du
PRIX DU LIVRE
D'OTTAWA



Lucie Joubert
L'envers du landau

Regard extérieur sur la maternité et ses débordements

essai, 128 p., 18 \$

BÉDÉ

Autour d'un chat

FABIEN DEGLISE

Legolas est gros, poilu, traînard, certainement plein de bibittes, et c'est finalement assez pour, en 2011, devenir une vedette du Web. Il vit aussi entre Jean-Sébastien et Jasmin, dans un appartement de Montréal, et après avoir fait sourire les internautes pendant des mois, le félin — puisque c'est de cela qu'il s'agit — cherche à faire la même chose avec les indécrottables du papier.

La mutation est en marche. Après avoir vu le jour en ligne, la bande dessinée imaginée par Iris et Zviane, deux bédéistes montréalaises, *L'ostie d'chat* (Shampooing) se donne aujourd'hui un deuxième souffle sur papier, en feuilleton et en petit format, à la demande de la maison d'édition européenne Delcourt. L'objet littéraire rematérialisé vient de paraître. Et les amateurs du récit intimiste sourient.

Sur 160 pages, on retrouve donc, dans leur habitat naturel et leur quotidien ordinaire mis extraordinairement en relief, le dragueur impénitent nouvellement au chômage et l'artiste utopiste, se rêvant en star du rock, mais qui, pour le mo-

ment, se fait surtout voler ses blanches par l'autre. Le tout autour d'un chat à la présence plus qu'anecdotique.

Imaginée pour la Toile, cette série, qui doit se prélasser, sur le dos et les pattes en l'air, sur trois tomes, trouve facilement ses marques sur ce nouveau support avec son découpage précis, ces effets de style et surtout son humour omniprésent qui vient consacrer la collaboration entre les deux alchimistes du récit en en cases, qui excellent séparément comme en binôme dans l'art d'explorer leur propre quotidien pour en extraire les composantes de leurs fictions.

Bien sûr, on y parle de soirées trop arrosées, de rapport trouble avec les ex (surtout quand ce rapport est forcé par une quête insoutenable de cummin pour préparer un couscous), de rêve, de peur, d'envie, de Maude, de la morale, du sport... et de la vie, quoi. Sans plus. Et c'est déjà beaucoup.

Le Devoir

L'OSTIE D'CHAT

Iris et Zviane
Delcourt/Shampooing
Paris, 2011, 160 pages



Oss

« Petit tour de force que le conte Oss, d'Audrée Wilhelmy. [...] Le concis, n'enlève rien à la grandeur du talent, bien au contraire. Un moment de lecture puissant malgré le glaouge, le ferrugineux et l'odeur des baleines échouées sur la plage. [...] L'auteure a le mot juste et délicat. Audrée Wilhelmy, avec sa plume, dessine dans notre imaginaire. [...] Un talent à suivre. »

- Sophie Gall, *Le Soleil*

« Audrée Wilhelmy est assurément une voix poétique à surveiller. »

- Denis Gamache, *Le Libraire*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com



VIENT DE PARAÎTRE



Richard Vézina
Chisasibi

Avec *Chisasibi*, le lecteur plonge au cœur de la forêt boréale et de la psyché humaine.

« J'espère que cette magnifique histoire se retrouvera un jour sur nos écrans. » (Roméo Saganash)

CARTE BLANCHE - En librairie, 22,95\$

LITTÉRATURE

Entretien avec Pierre Jourde

Les peurs d'un assassin à la plume

Pierre Jourde est devenu célèbre en publiant des critiques assassines. Est-il si redoutable, lui qui aime batailler avec le rire et les mots bien sentis, adressés à qui saura lui répondre? Cet engagement n'est qu'une porte d'entrée dans l'œuvre; car être ou ne pas être est plus essentiel, ce dont *Le Devoir* s'entretient avec l'écrivain.

GUYLAINE MASSOUTRE

Pourquoi publier *La présence*, ce beau texte sur les maisons hantées, au Québec, précisément aux Allusifs?

J'ai eu l'occasion de parler avec Brigitte Bouchard, directrice des Allusifs, de son projet de collection littéraire sur le thème de la peur. Je l'ai vivement encouragée à concrétiser ce projet. Peut-être aussi parce que la peur est un thème qui me tient à cœur. Je crois que, de toutes les émotions, elle est celle qui nous met le plus à nu, qui nous renvoie à la vulnérabilité de l'enfance. Vulnérabilité que je continue à éprouver fortement. De sorte que j'ai donné l'un de mes textes les plus intimes à une éditrice québécoise. Ce n'est peut-être pas un hasard: il faut parfois un effet de distance pour accepter de s'approcher de soi.

D'où vient votre fascination littéraire et, après une vingtaine d'ouvrages très divers — romans, récits, essais, souvent fort éton-

nants —, que signifie maintenant pour vous écrire?

Il me semble qu'à l'origine de mon passage à l'écriture, pour autant qu'on puisse lui assigner une origine, il y a le sentiment de l'incapacité à parler. Longtemps je n'ai pas su parler. C'était une réelle incapacité. Et aussi sans doute un effet de cette vulnérabilité que je viens d'évoquer. Et lorsque je parlais, c'est encore un peu le cas maintenant, il me semblait toujours que cette parole était mensongère, entachée de théâtralité, de sociabilité. Du désir d'être soi. Or, à l'origine, se tiennent des impressions très fortes de l'enfance, celles de la présence nue du monde et de l'autre, qui produisent une fascination telle qu'elles excluent d'abord la parole. Écrire, ce serait donc tenter de trouver la parole juste, la parole qui ne ment pas, et qui parvient à dire cette fascination silencieuse devant le réel. Écrire serait une parole «neutre», ou du moins fidèle à ce que j'appelle le «neutre», c'est-à-dire le sentiment intime d'un état pré-verbal où notre esprit ne s'est pas encore plié à la division du dire et du dit,



Pierre Jourde: «Écrire, ce serait donc tenter de trouver la parole juste, la parole qui ne ment pas, et qui parvient à dire cette fascination silencieuse devant le réel.»

du sujet et de l'objet. Écrire serait trouver une parole qui n'appartienne à personne, qui ne puisse être revendiquée pour soi.

Quelle serait, dans votre œuvre, la juste mesure de ce seuil du «neutre» que vous évoquez?

De ce point de vue, le récit *Pays perdu*, qui raconte l'enterrement d'une enfant dans mon village d'origine, a constitué une étape importante. Il a fallu que j'en passe par le deuil, et la difficile expérience de le vivre (c'est-à-dire, justement, de ne pas pouvoir le vivre), pour que je mesure mieux que là se trouvait l'enjeu de la litté-

rature: non pas dire notre expérience, mais la rendre possible, faire en sorte qu'elle advienne réellement.

Écrire, c'est aussi lire, puis franchir l'espace des mots d'autrui, comme des lieux et des personnes. Vers quelle réalité vous portez-vous alors le plus volontiers?

Si la littérature se nourrit des livres, ce n'est pas, pour l'essentiel, du moins en ce qui me concerne, par une espèce de souci de référence culturelle, mais parce que les livres nous apprennent à vivre. Ils représentent l'expérience d'une parole enfin juste, fidèle

à la fascination de l'enfance. D'où l'importance que j'attache à Proust, par exemple, en tant que toute son œuvre décrit cette difficulté d'accéder au réel, mais aussi à Nerval et à Schwob, à Henry James, c'est-à-dire des écrivains souvent aux marges du fantastique. Car le fantastique est chez eux, comme chez moi, le signe d'une faille dans notre rapport à la réalité, d'une difficulté à l'appréhender qui est aussi une menace pour l'équilibre mental. D'où la peur, et la teneur du texte que j'ai publié aux Allusifs: ce qui nous fascine dans le monde est aussi ce qui peut nous terrifier, notamment parce que

découvrir la réalité, c'est aussi découvrir sa mort.

La littérature mérite qu'on défende sa spécificité. Quel rôle la critique joue-t-elle, ou plutôt ne joue-t-elle pas assez, selon vous?

La littérature est un enjeu essentiel. C'est parce que je le considère comme vital que j'ai du mal à accepter l'espèce de tolérance molle qu'est devenu notre rapport habituel aux objets culturels, comme s'ils n'avaient plus au fond de fonction que décorative ou comme s'ils étaient forcément justes parce qu'ils servaient à exprimer la personnalité de quelqu'un. Or un texte littéraire n'exprime rien ni personne, c'est une machine à nous rendre vrais, si du moins il est assez juste pour y parvenir. J'en ai tiré la conséquence logique qu'il y avait des textes faux, par conséquent nocifs. La critique, éventuellement polémique, est constitutive de mon rapport à la littérature. C'est une lutte. Une lutte pour tenter de défendre l'idée d'une voix «juste», d'une voix qui ne se contente pas de pratiquer l'exhibition du sujet dans sa gloire.

On m'a attribué la posture du rebelle littéraire. Posture que je révoque: la rébellion est aujourd'hui une attitude purement publicitaire, qui sert à faire oublier que l'écrivain est généralement parfaitement inséré dans son milieu culturel, et protégé par les pouvoirs publics. Je revendique seulement le droit à la critique, aujourd'hui de plus en plus compromis par le règne de la promotion généralisée.

Collaboratrice du Devoir

EN BREF

Le prix Jean-Éthier-Blais à Daniel Laforest

C'est Daniel Laforest qui remporte cette année le prix Jean-Éthier-Blais pour son essai consacré à l'œuvre du poète et cinéaste Pierre Perrault. *L'archipel de Caïn. Pierre Perrault et l'écriture du territoire* est publié chez XYZ éditeur. Depuis 1997, la Fondation Lionel-Groulx attribue ce prix de la critique littéraire, accompagné désormais d'une bourse de 3000 \$. — *Le Devoir*

Dickner chroniqueur

Les chroniques que donne à lire Nicolas Dickner dans l'hebdomadaire *Voir* viennent d'être réunies dans un livre. Ce sont 52 «chroniques à emporter» que l'éditeur Alto présente sous la couverture du *Romancier portatif*. La vente de ce livre au jaune éclatant sert aussi à financer la Fondation pour l'alphabétisation. — *Le Devoir*

LITTÉRATURE DE VOYAGE

Ma cabane en Sibérie

CHRISTIAN DESMEULES

Écrivain, journaliste, aventurier habitué à sillonner le monde et la Russie profonde, Sylvain Tesson s'était promis de vivre en ermite au fond des bois avant de fêter ses 40 ans. Pris de l'envie d'aligner ses actes et ses idées, l'auteur du *Petit traité sur l'immensité du monde* s'est accordé l'année dernière une plongée sibérienne sur le mode de la simplicité volontaire.

De février à juillet 2010, dans une cabane accrochée à flancs de taïga, dans une réserve naturelle sur la rive nord du lac Baïkal, Sylvain Tesson a ainsi regardé passer le temps et tenu un «journal d'ermilage» qui est devenu, après un peu de nettoyage, *Dans les forêts de Sibérie*. Dans ses bagages, en plus de quelques outils et de beaucoup de nourriture, «des livres, des cigares, de la vodka», tout ce qu'il fallait pour résister aux

morsures du froid et à l'épreuve de la solitude.

Se saouler de mots

Tandis que dehors le chaos règne, dans cet espace réduit de trois mètres sur trois où un petit poêle en fonte devient «l'axe du monde» autour duquel tout s'organise, Tesson se saoule de mots et de vodka. Son quotidien, durant ces six mois, est presque immuable. Fendre du bois. Pêcher à travers la glace du lac. Lire *Les rêveries du promeneur solitaire*, quelques pages de Casanova, des stoïciens ou de *Vie de Rancé*, de Chateaubriand. Surveiller la progression d'un rayon de soleil sur la nappe. Observer le ciel se refléter sur l'immensité du lac. L'immobilité lui a apporté ce que le voyage ne lui procurait plus, raconte cet homme en quête d'une métamorphose qui lui paraît impossible. Si sa misanthropie est légère, elle

est pourtant réelle. Et Tesson glisse avec bonheur sur la pente de l'ensauvagement.

Coups de gueule contre la société de consommation, réflexions consacrées à quelques anachorètes du IV^e siècle, *log-book* d'alcoolique, *Dans les forêts de Sibérie* (Gallimard) reste avant tout une longue méditation inspirée par le paysage et le passage des saisons. Entre l'extase contemplative et la douleur amoureuse, l'auteur rend aujourd'hui sa solitude parfaite en partageant son expérience avec nous. Nous autres pour qui une telle robinsonnade demeure une chose virtuellement impossible.

Collaborateur du Devoir

DANS LES FORÊTS DE SIBÉRIE

Sylvain Tesson
Gallimard,
Paris, 2011, 288 pages

Les prix littéraires des enseignants AQP-ANEL

DES LIVRES CHOISIS PAR LES PROFS ET QUI PLAIRONT À TOUTE LA CLASSE!

www.aqpf.qc.ca
www.anel.qc.ca

Partenaires de l'événement

MARQUIS Marquis Imprimeur Inc.

Cascades

PIERRE FALARDEAU « UN TRÈS MAUVAIS AMI » MISE EN LECTURE DES ZAPARTISTES

Le jeudi 10 novembre 2011
Théâtre La tulipe, 20 h
Billets 15\$ + frais Réseau Admission

CATÉGORIE ROMAN 9 À 12 ANS
Soulières éditeur
LE MENTEUR ET LA ROUSPÉTEUSE
François Barcelo
Illustrations d'Anne Villeneuve

CATÉGORIE ROMAN 13 ANS ET PLUS
Éditions Michel Quintin
CHRONIQUES D'UNE SORCIÈRE
tome 1 ISABELLE
Angèle Delaunois

CATÉGORIE NOUVELLES
Lévesque éditeur
LES RENDEZ-VOUS MANQUÉS
Esther Croft

CATÉGORIE POÉSIE
Les Heures bleues
ARRÊTS SUR IMAGES
Noëlle Guilloton
Aquarelles d'Avel

Olivieri librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la société

Mercredi 9 novembre à 19 h

CAUSERIE
Les femmes face à la guerre

Avec le photographe Nick Danziger, auteur du livre *Onze femmes face à la guerre* (éd. du passage)

Dix ans après avoir réalisé le portrait de 11 femmes en situations de conflits armés, Nick Danziger a voulu savoir ce qu'elles étaient devenues. Onze destins, onze regards d'Afghanistan, de Sierra Leone, de Colombie, de Bosnie-Herzégovine, du Kosovo, d'Israël et de Palestine.

ANIMATRICE : Danielle Laurin
Journaliste et auteure de *Promets-moi que tu reviendras vivant. Ces journalistes qui vont à la guerre.*

Entrée libre!
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Nelges
Métro Côte-des-Nelges

PIERRE FALARDEAU « UN TRÈS MAUVAIS AMI » MISE EN LECTURE DES ZAPARTISTES

Le jeudi 10 novembre 2011
Théâtre La tulipe, 20 h
Billets 15\$ + frais Réseau Admission

LUX
www.luxediteur.com

LIVRES

Faut-il lire les journaux intimes ?

GILLES ARCHAMBAULT

De prime abord, rien ne me porterait à lire le journal de Cocteau. Pour commencer, bien que j'accepte volontiers qu'il occupe une place prépondérante dans la littérature française du XX^e siècle, la façon qu'il a eue de conduire sa carrière m'horripile.

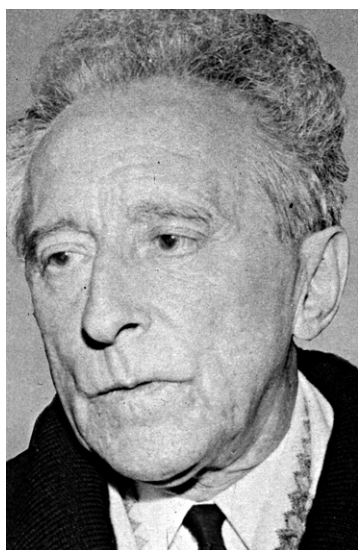
Plus mondain qu'il n'est supportable, il n'a pas une piètre opinion de lui-même. Comme le rappelle Pierre Ceizergues dans la préface qu'il donne au tome VI du *Passé défini*, qui rend compte des années 1958-1959, la modestie n'était pas son fort. Son «orgueil confinant parfois au délire le pousse parfois à l'autocélébration et lui fait croire qu'il est le seul, le vrai poète, tout juste disposé à laisser une petite place à Rimbaud, peut-être à Villon».

Mais alors, pourquoi ai-je poursuivi ma lecture? Elle suppose de multiples heures d'assiduité. Par ascèse, certes pas. Notre écrivain mondain a beau faire des ronds de jambe, multiplier les entourloupes, il n'est plus tout à fait le diariste qu'il a été quelques années auparavant.

Il approche de ses soixante-dix ans. Par certains côtés, ainsi qu'on le rappelle en quatrième de couverture, il veut laisser l'image d'un homme conciliant. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir la dent dure pour des célébrités du moment. Et même pour Virginia Woolf.

Il a beau considérer «le succès et la gloire comme une vaste blague», il n'en continue pas moins à s'afficher un peu partout. Il ne perd aucune occasion de se mettre en valeur. «On demanderait aux dix Académies qui m'ont élu dans le monde, aux sociétés que je préside, à l'université d'Oxford où je suis docteur, de citer une seule phrase de moi, elles en seraient incapables.» Et tout cela, évidemment, sans humour. Parfois, de petits aveux qui surprennent. «Avant le déjeuner (qui tardait) j'ai dessiné trente feuilles blanches et quatre bleues. En un quart d'heure je gagne davantage qu'en plusieurs années d'écriture.» A consulter l'interminable liste des œuvres du même auteur, on se met à trouver qu'il est bon qu'il en soit ainsi.

Cocteau est toujours, ces années-là, la vedette du tout-Pa-

SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Jean Cocteau (1889-1963)

ris. Il arrive cependant que s'installe en lui une certaine nostalgie. Il multiplie les portraits-souvenirs, rappelle certaines rencontres. Étant plus que jamais à la pointe de l'actualité, il ne se gêne pas pour la commenter. Reçoit-il un appel téléphonique, il s'agit de Dalí ou de Picasso. Tout naturellement, il déteste la chanson, honnit Brassens et Ferré, leur préférant Aznavour. Il correspond avec de Gaulle.

Les cinéphiles liront avec délectation plusieurs détails au sujet du *Testament d'Orphée*. «Jamais je n'aurais pu être comédien de cinéma. On s'épuise à force d'attendre.» Cocteau n'attend pas. Il s'agit, travaille, multiplie les projets, additionne les réalisations, commente l'actualité. Bavard, il l'est sans vergogne.

C'est d'ailleurs ce qui fait l'intérêt de ce journal dans lequel des passages nettement anecdotiques voisinent avec des notations fort éclairantes sur la vie du créateur qu'était Cocteau. Ce journal ne s'adresserait-il au fond qu'aux inconditionnels de l'auteur? Je ne le pense pas. Il s'agirait plutôt d'une vue en plongée d'une époque révolue, avec ses grandeurs et ses misères. Cocteau est prolixe, mais il n'ennuie jamais. A peine nous incline-t-il à sourire parfois.

Collaborateur du Devoir

LE PASSÉ DÉFINI VI,
1958-1959Jean Cocteau
Gallimard
Paris, 2011, 794 pages

POLARS

Vengeances tardives

Henning Mankell propose une première intrigue policière depuis la mort de Kurt Wallander

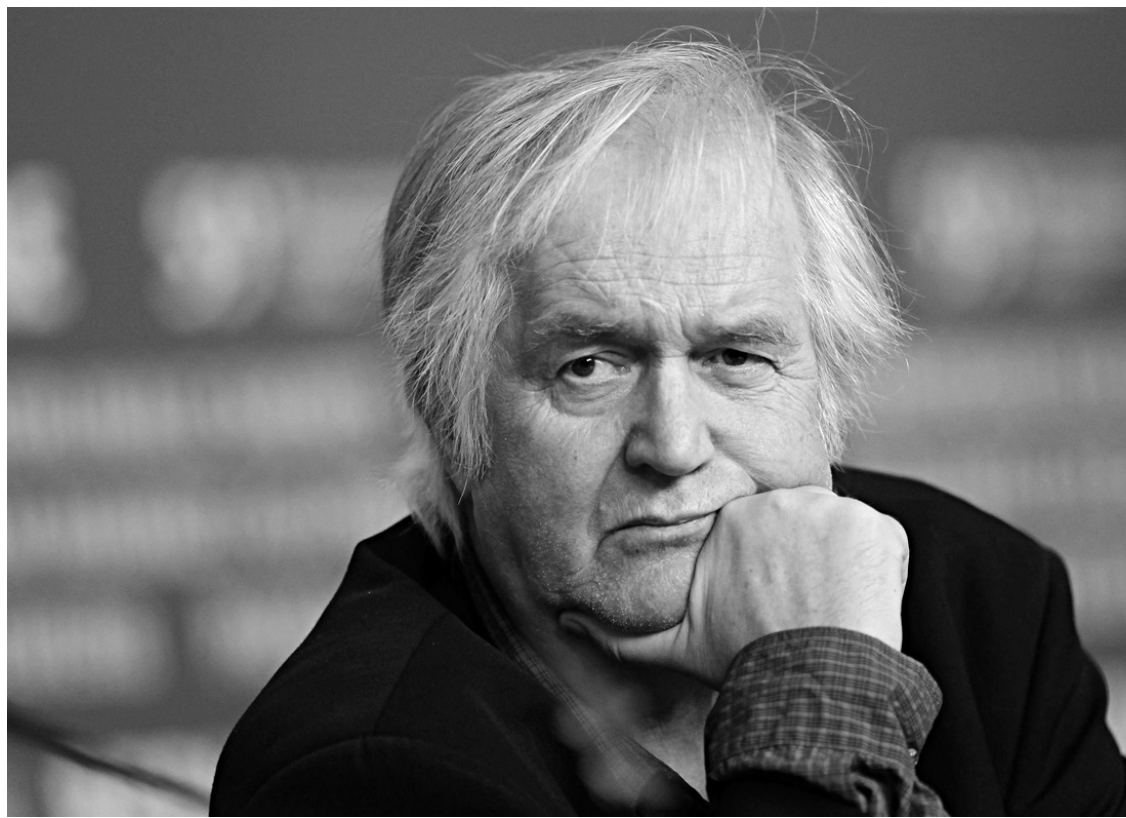
MICHEL BÉLAIR

C'est l'hiver dans le nord de la Suède. Il fait -329 °C. Le soleil se lève à peine sur un petit hameau perdu, encore plus minuscule que Saint-Venant-de-Paquette, dans les Appalaches. Rien ne bouge.

Il n'y a pas même de fumée dans les cheminées... Pas d'autre bruit que la neige qui crisse sous les pas d'un photographe de «petits hameaux perdus» qui avait rendez-vous là et qui découvre un véritable charnier: les corps déchiquetés de dix-neuf personnes massacrées souvent de façon systématique, une à une, à l'arme blanche...

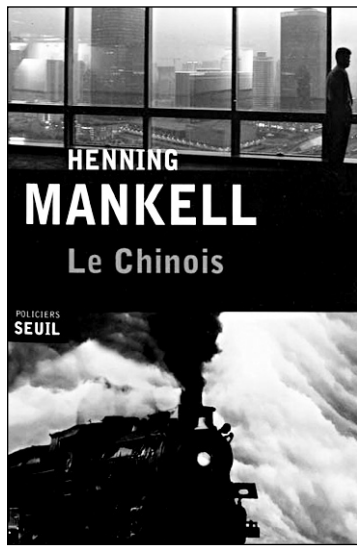
Les seuls survivants sont tout de suite soupçonnés, mais la police penche rapidement du côté de la thèse du déséquilibre. Pourtant, une juge proche parente d'une des victimes, une certaine Birgitta Roslin, mène secrètement sa propre enquête et soupçonne rapidement autre chose. C'est elle que nous suivons tout au long.

Les soupçons de la juge Roslin amèneront le lecteur dans une fascinante saga met-



JOHANNES EISELE REUTERS

L'écrivain suédois Henning Mankell



tant en scène tout autant la présence de missionnaires suédois en Chine au moment de son éclatement brutal au XIX^e siècle que celle des travailleurs esclaves chinois et étrangers qui ont construit le chemin de fer à travers les États-Unis. C'est que Birgitta a retrouvé chez sa proche parente un paquet de vieilles lettres qu'elle avait gardées et qui donnent une perspective différente de ce qui s'est passé dans le petit village...

Henning Mankell fait encore une fois la preuve ici de son irrésistible talent de raconteur d'histoires. Il va réussir à nous mener jusqu'au cœur de l'Afrique noire, mais surtout à nous plonger dans la souffran-

ce de la Chine laissée en ruine par les Anglais et tous les autres colonisateurs européens. À nous faire saisir aussi la vie d'esclave qu'ont vécue les constructeurs du chemin de fer. Mais comme le laisse deviner le titre de cette première intrigue policière depuis la mort de Kurt Wallander, Mankell plante une bonne partie de l'intrigue de son *Chinois* à Pékin. Aujourd'hui.

On découvrira là, comme si c'était une surprise, une finesse d'analyse et une profonde compréhension des tensions géopolitiques et économiques qui définissent le monde dans lequel nous vivons. Tout y est lié, on le sait, mais sa démonstration est brillante. Tout est dans tout. Au-

tant la présence des Chinois en Afrique, à la recherche de ressources naturelles. Autant les intrigues de pouvoir qui sont trop souvent les mêmes, quels que soient les régimes politiques. Autant les formes atroces que peut prendre la vengeance, aussi lointaine, aussi tardive soit-elle.

Un livre qu'on laissera fondre lentement, comme un bonbon sur...

Le Devoir

LE CHINOIS

Henning Mankell
Traduit du suédois
par Rémi Cassaigne
Seuil/Policiers
Paris, 2011, 566 pages

EN BREF

L'homme blanc devient Kolia

L'homme blanc (Quartanier), premier roman de Perrine Leblanc, devient *Kolia* pour la collection «Blanche» des éditions Gallimard. Le livre est distribué sous cette bannière partout, sauf au Canada, depuis le 4 novembre. Perrine Leblanc rejoint les quelques écrivains québécois — Marie-Claire Blais, Mo-

nique Bosco, Naïm Kattan, Larry Tremblay, et le tout premier, Réjean Ducharme — publiés dans cette collection. — *Le Devoir*

Les écrivains à Joliette

Une quarantaine d'auteurs envahissent aujourd'hui les lieux publics de Joliette pour jouer les écrivains publics et mettre leurs plumes au service de

tout un chacun, à l'occasion de l'événement Les Donneurs 2011. Depuis le 1^{er} octobre déjà, Joliette est lentement envahie par les mots: 400 citations de la littérature mondiale se retrouvent dans les vitrines des boutiques du centre-ville, et des commandos de poètes et d'écrivains ont lancé les activités à l'école et au cégep. Samedi, seront de plus postés à la bibliothèque, à la librairie, dans les résidences de personnes

âgées, à la taverne, au café, dans des boutiques des duos et trios d'auteurs. Les gens pourront leur demander d'écrire pour eux des lettres d'amour ou d'injure, une liste d'épicerie poétique, une carte d'anniversaire, une chanson ou, pourquoi pas, une prière, puisque tous les champs sont ouverts lors de cette rencontre qui rameute l'écriture à même la rue. Pour plus d'information: www.lesdonneurs.ca — *Le Devoir*

35^{ème} anniversaire

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST

LIVRES CD DVD

BLU-RAY BD JEUX VIDÉO

D'OCCASION

Ouvert 7 jours de 10h à 22h Mont-Royal, 514-523-6389

Les Éditions Nota bene félicitent

Georges Leroux finaliste au Prix du Gouverneur général, catégorie Essais pour *Wanderer. Essai sur le Voyage d'hiver de Franz Schubert.*

30 ans de radio citoyenne

CIBL FM

CHLOÉ SONDEVORST avec ROBERT BLONDIN

RICHARD VÉZINA ÉDITEUR

«Nous sommes arrivés ici pour un stage de radio. Ça s'appelait Rock et Belles Oreilles. Ça devait durer 13 semaines, ça a duré 15 ans.»

- Guy A. Lepage

«CIBL nous rappelle que l'on a le pouvoir de faire les choses autrement.»

- Monique Giroux

En vente dès maintenant en librairie et en ligne au www.cibl1015.com/livre

LIVRES

Le petit livre bleu d'Yvon Deschamps

On peut lire, on peut presque le woère!

ISABELLE PARÉ

Désarmant de simplicité, ses mots d'esprit ont traversé le langage populaire et sont devenus des pièces d'anthologie du parler québécois. Un petit livre bleu consacre le pur jus de l'humour caustique qui a fait la marque d'Yvon Deschamps. Un petit catéchisme de l'autodérision regroupant 250 citations tirées de ses meilleurs monologues de 1968 à 2011.

Yvon Deschamps est bel et bien à la retraite, et a l'intention d'y rester pour *«faire un beau vieux»*, a-t-il répété à l'envi cette semaine, lors du lancement de ce recueil d'extraits lancé par deux jeunes spécialistes de contenus multiplateformes. Mais sans le vouloir, Deschamps est plus que jamais de son temps.

Car non seulement pourra-t-on lire du Deschamps, on pourra aussi écouter son rire en cascade sur iPhone, grâce à une application permettant de retrouver toutes ses citations par thèmes ou par mots-clés, et de les entendre directement sorties de la bouche du monologuiste.

Mao a eu son livre rouge, Deschamps a désormais son livre bleu, bleu comme 100 % québécois. Plus qu'un cours de Deschamps 101, ce concentré de citations, miroir d'une société tricotée serrée, s'avère toujours furieusement d'actualité dans un Québec qui pense souvent à gauche, mais vote parfois à droite. *«Un vrai Québécois, c'est un communiste de cœur, c'est un socialiste d'esprit, pis c'est un capitaliste de poche»*, *La fierté des Québécois* (1977).

On y redécouvre Deschamps tranchant, sur le mode post-ré-

rendaire: *«Le vrai Québécois sait ce qu'y veut. C'est un Québec indépendant, dans un Canada fort»*, *La fierté d'être Québécois*, 1977). Mais aussi visionnaire, trente ans avant la télé-réalité: *«Depuis que l'monde écoute la télévision, l'monde écoute pus, y regarde!»* *La manipulation*, 1979. Sans oublier le désormais très célèbre: *«On veut pas l'sawoère, on veut le woër!»*, de *Cable TV*, 1970.

À l'heure des folies extrémistes, certains extraits prennent une nouvelle couleur: *«Le bon Dieu, c'est un flâneux. Ya jamais commencé, yé l'éternel, pis dans tout ça, y'a travaillé six jours. Essaie d'avoir ça dans une convention collective!»*, *La fin du monde*, 2002.

A l'heure des folies extrémistes, certains extraits prennent une nouvelle couleur: *«Le bon Dieu, c'est un flâneux. Ya jamais commencé, yé l'éternel, pis dans tout ça, y'a travaillé six jours. Essaie d'avoir ça dans une convention collective!»*, *La fin du monde*, 2002.

Mais derrière la moquerie, l'humanisme, toujours, prend le dessus: *«C'était plus facile dans notre temps parce que nous n'avions rien. [...] C'était plus simple parce que comme nous n'avions rien, nous étions devant tout. Et comme nos enfants ont tout, ils se retrouvent devant rien.»* *Les adolescents* (Le grand Tarla), 1992.

Le secret de cette pérennité? *«On doit se moquer du monde qu'on aime, pas du monde qu'on n'aime pas*, a répondu cette semaine au *Devoir* l'humoriste de 76 ans, visiblement mal à l'aise avec cette consécration. *L'humour, c'est l'inclusion. On doit aimer ceux dont on parle.»* Et visiblement, Deschamps aime, et châtie bien.

Le Devoir

LE PETIT LIVRE BLEU : YVON DESCHAMPS

EXTRAITS ET CITATIONS 1968-2011

Application I-Phone La M@trice Montréal, 2010, 238 pages



Yvon Deschamps: «L'humour, c'est l'inclusion. On doit aimer ceux dont on parle.»

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

AUTOBIOGRAPHIE

Marc Ferro, parcours d'un historien exceptionnel

SÉBASTIEN VINCENT

Au même titre que ses maîtres, Pierre Renouvin et Fernand Braudel, Marc Ferro occupe une place centrale dans la constellation des grands historiens français. *«À la croisée d'une histoire accessible à tous et d'une histoire savante et, orthogonalement, à la croisée de l'histoire récit traditionnelle et de la nouvelle histoire problèmes»*, il est certainement le *«premier historien post-moderne»*, écrit Gérard Jorland dans cet essai, qui propose un portrait et un recueil d'articles majeurs de ce Gargantua de l'histoire.

Orphelin de père à cinq ans et de mère déportée à Buchenwald en 1940, résistant dans le maquis du Vercors à vingt ans, professeur à Oran entre 1948 et 1956, puis en France, Marc Ferro a été un témoin engagé de son époque. Ces *«micro-expériences ne furent pas d'emblée, à l'origine de [ses] ouvrages d'histoire plurielle ou sur les mentalités. Elles cheminèrent néanmoins, avant d'éclorre vingt ou trente ans plus tard»* au fil des multiples chantiers historiographiques qu'il a lancés entre autres à titre de directeur d'études à l'École des

FRÉDÉRIK FLORIN AFP
Marc Ferro

hautes études en sciences sociales de Paris et de codirecteur de la revue *Les Annales*.

Une constante préoccupation guide sa démarche: mettre en scène des hommes qui se regroupent et s'affrontent pour faire valoir leurs droits et leur espérance lors de grands drames. En un mot: construire une œuvre vivante, incarnée, empreinte de sens.

Ainsi sa monumentale thèse menée de 1962 à 1976 sur la société russe et la révolution de 1917, ses analyses de la colonisation et de la France au XX^e siècle.

À ce programme déjà vaste s'ajoutent de pénétrantes réflexions sur l'enseignement de l'histoire et l'exploration de nouveaux objets historiques.

Dans ses écrits, tels les articles choisis pour ce livre et son récent *La faucille et le drapeau* (Plon, 2011), ses films et ses émissions de télévision, comme la fameuse série *Histoire parallèle*, Marc Ferro carbure au défi: *«C'est bien la mise en cause des idées reçues qui m'a constamment stimulé et amené à procéder à cette contre-histoire tantôt à l'aide d'une confrontation plurielle des perspectives, tantôt à l'aide d'une contre-analyse par l'image, tantôt par l'approche d'objets méprisés ou cassés — les faits divers et les tabous — ou que la vulgate n'avait pas pris en considération: le ressentiment, la passion d'obéir, etc.»*

Stimulante synthèse du parcours intellectuel de ce grand amateur d'images né en 1924, cet ouvrage ouvre sur une riche conception de l'histoire plurielle, une remise en cause de la théorie marxiste, une méthode d'analyse des archives cinématographiques et sur de nouveaux objets qui confèrent aux forces psychologiques des individus et des sociétés toute leur place dans

l'explication historique.

Collaborateur du Devoir

MARC FERRO, AUTOBIOGRAPHIE INTELLECTUELLE Avec Gérard Jorland Perrin Paris, 2011, 306 pages

EN BREF

Le chef des Jeunesses hitlériennes mis en accusation

Jeune historienne autrichienne vivant actuellement à Montréal où elle enseigne l'allemand, Heide Kotzmuth propose, dans *Le chef des Jeunesses hitlériennes et le jugement de Nuremberg* (PUL, 2011), une nouvelle mise en accusation de

Baldur von Schirach. Ce dernier, à Nuremberg, fut reconnu coupable de crime contre l'humanité et condamné à 20 ans de prison. Une analyse de son parcours montre cependant qu'il s'en est trop bien tiré. Les grands-parents d'Heide Kotzmuth ont tous été membres des Jeunesses hitlériennes par obligation. L'historienne voulait comprendre leur expérience et illustrer le lavage de cerveaux que von Schirach, un nazi résolu, leur a fait subir. — *Le Devoir*

PUQ.CA

RÉDACTION DE COURRIELS EFFICACES, suivi de RÉDIGER AVEC CONCISION

Nathalène Armand
Collection Praticom

Dans notre monde moderne, savoir écrire par courriel est devenu un art que tous les employés doivent désormais maîtriser... en plus du reste! Ce livre vous fait part des trucs et des astuces qui vous aideront dans les moments où vous aurez à rédiger (rapidement) des courriels.



Presses de l'Université du Québec

LOUISE DUPRÉ
PLUS HAUT QUE LES FLAMMES

Plus haut que les flammes
Louise Dupré
Prix Quebecor du Festival international de poésie de Trois-rivières

GRÈVE DU ZÈLE
Patrick Lafontaine

Grève du zèle
Patrick Lafontaine
Prix Estuaire-Bistrot Leméac 2010

Éditions du Noroît

Distinctions www.lenoroit.com

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Critique de l'authenticité

L'authenticité est une vertu contemporaine. Dans un monde dominé par le marketing, le spectacle et la consommation, «la recherche de l'authenticité constitue la plus grande quête spirituelle de notre temps», écrit le philosophe canadien-anglais Andrew Potter dans *Je suis vrai. Tomber dans le piège de l'authenticité*.



LOUIS CORNELIER

On veut manger bio, faire des voyages qui nous permettent d'entrer vraiment en contact avec d'autres cultures, élire des politiciens qui font de la politique «autrement», qui parlent «vrai», et être fidèle à soi-même. Or, constate Potter, «si nous rêvons tous d'authenticité, comment se fait-il que le monde semble chaque jour plus «irréel»? Férions-nous fausse route en croyant nous extirper de ce monde superficiel?

C'est la thèse que défend Andrew Potter, dans ce livre dense et parfois déconcertant. «L'authenticité, écrit-il, n'existe pas, du moins pas sous une forme qui donnerait un sens à une quête généralisée.» Sa quête, telle qu'elle s'exprime de nos jours, serait même malsaine et «ne peut constituer la solution à nos problèmes parce qu'elle en est la cause». Engendrée par une nostalgie et un ennui existentiel propres à la modernité, cette quête inutile nous entraînerait à trahir le genre humain en s'incarnant dans «une forme voilée de recherche de statut,

dont l'effet principal consiste à provoquer le ressentiment et le mépris d'autrui». La quête contemporaine de l'authenticité, en d'autres termes, serait le paravent d'une idéologie réactionnaire qui s'ignore.

La modernité, explique Potter, se caractérise par trois éléments: le désenchantement du monde qu'entraîne le développement de la science, l'avènement de l'individualisme libéral et l'émergence de l'économie de marché. Le premier élément agit comme un acide sur les conceptions religieuses qui donnaient sens au monde et à l'existence, le second remet en question les hiérarchies sociales jusque-là considérées comme immuables et le troisième impose l'idéologie du progrès comme croissance et annonce la société de consommation. Il en résulte une liberté individuelle accrue, mais aussi une forme de malaise. Pour plusieurs, note Potter, «la modernité serait la cause de notre rupture d'avec ce qu'il y a de significatif dans l'existence humaine».

Au royaume des apparences

Déjà, au XVIII^e siècle, Jean-Jacques Rousseau réagit contre cette évolution. Le monde moderne, déplore-t-il, est «le royaume des apparences». Dominé par «la lutte pour le statut, l'égoïsme et la poursuite de l'intérêt privé», il fait de l'orgueil le moteur de son fonctionnement et méprise l'être au profit du paraître. Rousseau, cependant, n'est pas naïf. Il sait bien qu'un retour à un hypothétique état de nature est impossible. Aussi, selon l'interprétation de Potter, il ne propose pas une sortie de la modernité, mais un renforcement de l'individu, tourné vers son moi intérieur, branché sur «la certitude des émotions». Le culte contemporain de l'authenticité lui doit presque tout. Or, une telle proposition ne va pas sans risque de dérapage puisque, faisant passer la vérité des émotions avant les

faits, elle nous expose à une quête d'authenticité oubliée du réel.

À l'heure d'illustrer sa thèse en se servant de manifestations actuelles de cette quête, Potter se fait beaucoup moins systématique. Il multiplie les exemples empruntés à la culture populaire (Avril Lavigne, Oprah Winfrey), qu'il commente à l'aide de réflexions tirées d'œuvres philosophiques ou sociologiques savantes, mais va un peu dans toutes les directions et laisse souvent en plan ses démonstrations. Ses développements regorgent d'intuitions fascinantes, mais sont fréquemment mal bouclés. Quelques exemples peuvent toutefois suffire à illustrer la logique de sa thèse principale selon laquelle «la quête d'authenticité est une forme de lutte pour le statut néfaste pour la société».

La mode du bio

La mode de l'alimentation bio relève de cette quête. Or, d'après Potter, les avantages du bio restent à prouver. Plus encore, quand l'accès au bio s'est répandu (Walmart en vend), les chercheurs d'authenticité se sont tournés vers la mode de l'agriculture locale (dont les bénéfices environnementaux seraient exagérés, selon le philosophe), prouvant ainsi que leur quête a moins à voir avec l'authenticité qu'avec une forme de snobisme. Le bourgeois étalait sa richesse pour en imposer. Le consommateur de bio-local veut se distinguer de la masse par un geste qu'il présente comme chargé de sens et louable sur le plan moral. Dans les deux cas, la quête du statut domine, avec la compétition sociale qui s'ensuit. On reproduit donc ce qu'on veut combattre.

Les déçus de la modernité déplorent aussi le virage pris par le monde politique. Ils veulent du vrai, du transparent, de l'authentique. Ils se tournent donc vers le caractère profond des politiciens, plus que vers leurs idées de toute façon

formatées, pour guider leur choix. Or, comme personne n'a une vie sans taches ou une personnalité sans contradictions, cette «fixation sur l'authenticité et le caractère d'un candidat ouvre la porte aux attaques publicitaires de l'opposition. Du même coup, le candidat est incité à mentir sur son passé et son vrai caractère, ce qui a pour effet de donner du travail aux façonneurs d'image et aux imagistes-conseils tant honnis». La quête d'authenticité, ici encore, nourrit le mensonge social.

La nostalgie d'un hier plus vrai, où les enfants couraient dans les champs, ne rêvaient pas d'iPod, mangeaient du poisson pêché dans le ruisseau derrière la maison et ne mouraient pas du cancer plus tard, la nostalgie, donc, d'un hier authentique peut aller jusqu'à faire perdre «le contact avec la réalité et le sens commun», conclut Potter en critiquant le discours réactionnaire de David Suzuki. Notre situation globale est «meilleure ici que partout ailleurs, et elle est mieux ici qu'elle n'a jamais été». La vie d'autrefois n'était pas plus authentique et n'a jamais été un conte de fées. La modernité a indéniablement amélioré notre sort, et il conviendrait de se réconcilier avec elle et avec ses promesses de progrès, au lieu de s'égarer dans une malsaine quête d'authenticité.

La thèse est originale, forte et salutaire, même si elle encense avec un peu trop d'entrain une modernité libérale technologique et capitaliste qui mérite, elle aussi, qu'on critique ses pièges.

louisco@sympatico.ca

JE SUIS VRAI

TOMBER DANS LE PIÈGE DE L'AUTHENTICITÉ

Andrew Potter
Traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Logiques
Montréal, 2011, 296 pages

L'aventure de notre septième art

ODILE TREMBLAY

«D'une façon générale, les textes retenus ici, autour de la figure de quelques cinéastes incontournables, sont assemblés de façon à faire comprendre l'évolution dynamique de ce cinéma national», explique Gilles Marsolais, en introduction à son ouvrage *Cinéma québécois. De l'artisanat à l'industrie*.

À partir de textes déjà publiés mais révisés et remis en contexte, dont plusieurs portraits de cinéastes marquants, le critique et historien du cinéma livre d'abord une mise en situation. L'aventure de notre septième art a trouvé ses premières vraies balises au milieu des années 1950, avec le déménagement des locaux de l'Office national du film d'Ottawa à Montréal. Cet événement allait favoriser la naissance du cinéma direct et on allait voir fleurir au cours des années 1960 une grande génération de cinéastes: Michel Brault, Gilles Carle, Gilles Groulx, Claude Jutra, Denys Arcand, etc., et bientôt toute une industrie du cinéma québécois.

«Dès 1958, Michel Brault et Gilles Groulx réalisent *Les raquetteurs qui devient le symbole de la lutte menée par les francophones au sein de l'ONF canadien et le manifeste du renouveau d'une écriture fondée sur l'urgence et la mobilité*», écrit-il. L'auteur relie le développement de notre cinématographie aux enjeux sociaux et politiques du Québec, nationalisme à la proue.

En mettant l'accent sur ses

entretiens avec Michel Brault, pionnier et moteur du direct, à la caméra d'œuvres emblématiques et grand cinéaste des *Ordres* et de plusieurs films, Gilles Marsolais remonte à travers lui notre aventure cinématographique, la reliant aussi à celle de la France. En effet, Brault travailla avec Jean Rouch, avant la voie à la Nouvelle Vague.

Un bon tour d'horizon

Claude Jutra, Denys Arcand, Francis Mankiewicz, Gilles Carle, André Forcier, Arthur Lamothe et d'autres figures marquantes voient leurs œuvres analysées, souvent à travers le prisme identitaire. Le fait est que certains films — *À tout prendre* de Claude Jutra, *Le temps d'une chasse* de Man-

kiewicz — furent mal reçus à leur sortie dans une société qui refusait le miroir tendu. Gilles Marsolais en fait une analyse poussée.

Si certains textes, sur Michel Brault, par exemple, peuvent se répéter, l'ensemble de l'ouvrage, en rencontres et en critiques, offre un intéressant tour d'horizon de notre septième art, dans ses élans artistiques, comme à travers les soubresauts de son industrie en dents de scie.

Le Devoir

CINÉMA QUÉBÉCOIS

DE L'ARTISANAT À L'INDUSTRIE
Gilles Marsolais
Triptyque
Montréal, 2011, 305 pages

Olivieri
librairie ▶ bistro

LECTURES DU NOROÏT
LUNDI 7 NOVEMBRE À 18H

Monique Deland
Géologie des corps
surpeuplés

Corinne Larochelle
Femme avec caméra

Michel Beaulieu
Poèmes (1975-1985) présenté
et lu par Denise Brassard

Rina Lasnier
L'épanouissement de l'ombre
(choix de poèmes) présenté
et lu par Jocelyne Felix

Paul-Chanel Malenfant
Traces de l'éphémère
(choix de poèmes) présenté
et lu par Louise Dupré

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514-739-3639
Bistro : 514-739-3303

PUQ.CA

LES HISTOIRES DE VIE

Un carrefour de pratiques

Sous la direction de
Céline Yelle, Lucie Mercier,
Jeanne-Marie Gingras et Salim Beghdadi

Ce livre témoigne des pratiques originales développées en sciences humaines et sociales autour des histoires de vie. Allant de la parole sur soi à celle sur le social, de l'écriture personnelle à celle de pratiques professionnelles, les textes colligés rendent compte des possibilités de la démarche autobiographique.

Presses de l'Université du Québec

LES HISTOIRES DE VIE
UN CARREFOUR DE PRATIQUES

Presses de l'Université du Québec

Olivieri
librairie ▶ bistro

CAUSERIE
avec PASCAL PICQ

Comment la théorie de l'évolution peut-elle venir au secours de la crise entrepreneuriale et économique?

Paléoanthropologue au Collège de France, Pascal Picq s'entretiendra avec Yanick Villedieu autour de son dernier livre *Un paléoanthropologue dans l'entreprise — S'adapter et innover pour survivre* publié aux éditions Eyrolles.

Pascal Picq nous propose une analyse anthropologique et évolutionniste inédite de la culture d'entreprise. De Lucy au développement durable, des solutions innovantes et une autre façon de penser sont envisagées.

ANIMATEUR : Yanick Villedieu
Journaliste et animateur à la radio de Radio-Canada.

Jeudi 10 novembre à 19 h

Entrée libre!
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

CLAUDIA LAROCHELLE

LEMEAC

Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps

« L'écriture nous porte. Nous touche. [...] L'auteur joue dans la cour des grandes. Elle prend sa place, se distingue. Désormais, il faudra la présenter ainsi : Claudia Larochelle, écrivaine. »

- Danielle Laurin, *Le Devoir*

« Des histoires sombres, qui tirent des larmes. Parfois profondément touchantes, bien senties, parfois crues, froides mais vraies. [...] Une écriture qui tient en équilibre, qui vacille joliment, qui glisse et qui remue des émotions... comme ces femmes. »

- Sophie Gall, *Le Soleil*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

© Martine Doyon